

Jacques
GARAY

Laida Pilota

C'est un bien joli cadeau de Pier Paul Berzaitz que ce Laida Pilota, son tout nouveau spectacle. Adossé à l'association Lilia créée pour l'occasion, fraîche et colorée comme les fleurs du jardin souletin d'Albert Hastoy son président. Une fleur qui avait poussé lors de la pastorale Jean-Pitrua et qui a joliment éclos aujourd'hui. La Soule bien sûr. Pensez-vous que le barde de Musculdy allait oublier ce qui lui fait battre le cœur, le corps et l'âme depuis toujours ? Mais aussi le Pays Basque tout entier, du nord au sud. Et c'est à Saint-Palais, au fronton Airetik, que la première Laida Pilota a claqué. Avec le Lycée Jean-Errecart, soutien indéfectible des créations de Pier Paul Berzaitz, en premier de cordée d'un équipe de partenaires assurant la logistique.

La pelote, la grande affaire des Basques. Zer litzateke Euskal Herria, pilotarik gabe ? Il ne serait pas le même, c'est sûr. Pier Paul Berzaitz l'affirme, l'assène même. Mais toujours en émotion. Joliment dansée par Xateletarrak, un beau choix de danseurs souletins, hiératiques et costauds, souples et toniques. Ou par Oinkari une jeune troupe moderne et habitée, de Villabona, le maintenant du limpio au sud. Finement chantée par Magali Zubillaga ou par Landarbaso Abesbatza, un chœur mixte de Renteria, de niveau mondial, dirigé par Iñaki Tolaretxipi. Sans oublier Xabier Buzkitze, le commentateur de la pelote sur ETB et son fils Aner, dans le rôle des passeurs poétiques que sont les bertsolari. Et Koldo Amestoy pour raconter tout ça.

Au début était l'homme. Sauvage, puis pastoral et montagnard. L'alboko du txistulari Haritz Ezeiza entoure cette naissance d'un Bortian Ahuski, placenta musical d'où tout s'extirpe pour claquer et bondir jusqu'au ciel. La pelote est là, remplaçant le verre sous les frijols, au milieu des pierres et des jentilak, ces géants mythiques de la forêt. Ça peut commencer. Surtout que Landarbaso fait planer la beauté comme un coq de bruyère au-dessus des Arbailles : Basoilarak. Le soropil s'anime et la pierre devient pelote, avec ses premiers bonds au cours d'une makil dantza rude et habile à la fois, scandé par les « jo », « gibel » ou « aire ». Le fond de la scène s'anime sous l'effet d'un écran didactique et sobre, fronton savant sur lequel on peut s'appuyer. Mais le Pays basque, c'est aussi le soleil et la vie, le fandango avec la guitare de Josune Marin et l'accordéon de Joxan Goikoetxea, pendant que Dominique fabrique des pelotes et que Peio met ses pansements. Magali Zubillaga pourra chanter « Peïoren eskuak ».

« Zer litzateke Euskal Herria, pilotarik gabe ? » Landarbaso et Pier Paul Berzaitz le chanteront avant de laisser la cancha à Oinkari pour une xistera dantza moderne et respectueuse, cinta rouge ou bleue sur les blancs : la pelote peinte par Tobeen. Retour des gros mollets de Xate-

letarrak pour une mascarade de la meilleure veine : chez Berzaitz, on n'oublie jamais d'où l'on vient. Mais il y a les trouvailles aussi. Comme cette America de West side story revisitée par Landarbaso dans l'ombre et Oinkari dans la lumière, de noir rehaussé de rouge vêté, épatant clin d'œil aux Portoricains tentant de faire leur place au soleil de New York, comme les puntistes basques ont fait la leur en luttant, sous les palmiers de Miami.

Zaharrer segi, en suivant les anciens, dit-on à Baigorri. Pier Paul Berzaitz n'a pas manqué de le faire autour de cette pelote, formidable lien entre les générations, à sa façon, sensible et juste. Le chant écrit par Etxahun à la gloire de l'Atharraztarrak champion de France de joko garbi en 1963 avec Dominique Hastoy, Georges Nabarra et René Bouillon, chanté par Landarbaso. Et puis le formidable et poignant « Ukuthula » chant funèbre zoulou, interprété au scalpel par Landarbaso qui avait investi tout le fronton, pendant que le visage de Jean-Marie Mailharro apparaissait sur le fond de la scène. La pelote doit toujours aux anciens. Même si on aurait aimé que cet ancien-là, restât encore un peu sur la cancha. Et puis Pilotarien biltzarra, l'hymne de la pelote, chanté, dans le sillage de Pierre Lissar, président de Pilotarien biltzarra, l'association qui réunit les anciens champions, par Albert et Dominique Hastoy, Beñat Vergez, Jean-Marie Challa, Dominique Éppherre, Pierre Lissar, Jean-Baptiste Acheritogaray, Robert Duffourq, Loulou Dunat, Jean-Pierre Miura et Michel Etcheverry, qui avaient placé Peio Larralde au milieu d'eux. « Un joli mélange de xibero et de manex », comme le dit le malicieuse Beñat Vergez. Ils étaient là, les anciens, et un peu là, entre émotion et fierté. La nobia avec Oinkari pour une pilota dantza sur un rythme d'ezpata dantza avec bien évidemment les pelotes en guise d'épées. Cancha dégagée pour un final somptueux avec la chanson Laida pilota klaxka, de Pier Paul Berzaitz, chantée et mimée par Landarbaso, avant que toute la troupe se retrouve sous les projecteurs pour un autre Pilotarien biltzarra repris par tout le public. Derrière ce spectacle, il y avait de formidables techniciens. Bérêt bas à Sendoa Luzarreta pour les lumières et à Josean Ezeiza pour le son, Laida Pilota le vaut bien.

Oui, nous avons passé une sacrée soirée à Saint-Palais et nous aussi nous pouvons chanter « Laida pilota ! ». Mais ce n'est pas fini. Les absents n'ont pas eu tort. Ils pourront voir « Laida Pilota » les 12 et 13 juillet à Saint-Pée-sur-Nivelle ; le 15 septembre à Hasparren ; le 10 novembre à Biarritz ; le 19 janvier 2019 à Hendaye. Zer litzateke Euskal Herria, pilotarik gabe ?

■ redaction@tspb.fr

Axel
BRÜCKER

C'est pas parce qu'on a rien à dire qu'il faut fermer sa gueule...

Comme le disait si justement Michel Audiard, au point que cette pensée profonde devint même le titre d'un film qui ne restera pas dans les annales du cinéma. Comme quoi, en partant d'un titre amusant, on peut faire un navet, surtout s'il est réalisé par Jacques Besnard... et même pas dialogué par le maître Audiard... aux voleurs !

Mais je pensais à ça en navigant, un soir de blues, sur les nombreuses chaînes du bouquet satellite dans lesquelles on peut parfois trouver une petite pépite, un documentaire, une page d'histoire. C'est aussi une façon de voyager. Je suis un zappeur effréné, un zappeur compulsif. Dans cette concurrence entre toutes ces chaînes, l'émission la moins chère, la plus rentable, la plus facile à réaliser (si l'on ose employer ce mot) c'est le plateau ! Un plateau équipé de petites caméras automatiques gérées par un seul technicien en régie. Les invités ne sont pas payés. Au contraire, ils se bousculent au portillon, qui pour la promotion de son livre, qui pour parler de son blog. Les journalistes de la presse écrite sont priés par leur éditeur de passer souvent à l'antenne pour faire la publicité du journal. Les avocats, interdits, comme les médecins, de toute promotion publicitaire, se précipitent à la moindre occasion de notoriété. Vous pouvez même vous payer gratuitement, sur n'importe quelle affaire, maître Dupond-Moretti, magnifique ! Une star des plateaux avec ses coups de gueule juste au bon moment. Un comédien fabuleux, que Claude Lelouch a même engagé dans son dernier film !

Le talk-show, comme disent les anglo-saxons, ce n'est pas cher et ça peut rapporter gros, à la différence qu'en la matière, ils ont de grosses, de très grosses pointures, avec souvent, des audiences inimaginables, comme la fabuleuse Oprah Winfrey ou le génial Jimmy Fallon (que je recommande à tous les jeunes qui veulent perfectionner leur anglais, car c'est sous-titré sur une chaîne française). Ces talk-shows américains n'ont aucun équivalent en France, pays pourtant très bavard. Pour les nombreux plateaux à la française, l'important c'est le titre ! Car dans la multitude des programmes, tout est dans le titre et, parfois la bande-annonce.

Ah ! Les affaires judiciaires ! Ça fait les meilleurs plateaux, la meilleure audience avec les meilleures coupures publicitaires ! Et, les affaires judiciaires... ce n'est pas ça qui manque !

Je suis même tombé dans le panneau ! Si, si, je vous l'avoue ! Et, finalement, je ne l'ai pas regretté, car dans la série « C'est pas parce qu'on a rien à dire », je contemplais le chef-d'œuvre absolu, la référence, le modèle du genre. Audiard aurait même proposé de le déposer, comme pour la connerie : « le déposer à Sèvres ». Un bijou qui m'a paralysé la zapette !



L'affaire Dupont de Lignonnès... « la tuerie de Nantes », cette affaire incroyable d'une famille ultra-catholique entièrement massacrée, la mère et les quatre enfants, par le père, qui a disparu, volatilisé, après avoir enfouis les cadavres sous la maison et recouverts de chaux vive.

L'enquête révélera que le père avait minutieusement préparé cette tuerie en achetant les armes, les outils et les sacs. Il avait envoyé toutes les lettres de réclamation et de congés au prétexte d'une nomination à l'étranger... je ne vais pas, à moi seul, vous raconter l'histoire.

Depuis 2011, on n'a jamais retrouvé le père, disparu ? Suicidé ? On ne le saura peut-être jamais. Et c'est là que notre « émission spéciale » sur l'affaire Dupont de Lignonnès confine au chef d'œuvre ! Enfin du nouveau ! Une piste ? L'enquête avance ?

Il y a là la panoplie parfaite des invités compétents ! Le plateau est succulent ! L'animatrice est entourée de l'avocat de la famille, un psychiatre, un journaliste de la région qui connaît bien l'affaire, l'auteur d'un livre « remarquable » sur la question et un photo qui revient en boucle, la dernière photo du père, retirant 30 € à un distributeur le lendemain de la tuerie.

Sans avoir été invité sur le plateau, j'aurais fait remarquer qu'avec 30 €, il n'a pas pu aller très loin. Mais, moi, je ne suis pas invité, donc, je ferme ma gueule !

Mais qu'est devenu, Dupont de Lignonnès depuis tout ce temps ? Eh bien, on n'en sait rien ! Absolument rien ! Il s'est peut-être suicidé, propose le psychiatre, qui n'en est pas sûr. Le journaliste affirme, lui, que tant qu'on ne le saura pas, on ne connaîtra pas la vérité... (veritas, veritatum et omnia veritas). S'il est vivant et qu'on le retrouve, il pourrait parler et nous dire enfin ce qui s'est passé. L'avocat nous arrête, car tant qu'il n'a pas été retrouvé, il est considéré comme vivant et même comme innocent... Je sens qu'on avance... avant la première coupure publicitaire ! La pauvre animatrice rame comme elle peut car, on ne sait rien ! Mais rien du tout.

Après la deuxième coupure publicitaire, on avance dans le débat, car l'auteur du livre complet sur cette affaire nous confirme qu'on ne saura peut-être jamais la vérité sur cette affaire, puisque le personnage principal a disparu. Ah bon ?

En fait, pour nous résumer, on ne sait rien. Seules les coupures publicitaires nous ont appris quelque chose.

On n'a même pas évoqué la question que je me pose... Quelqu'un a-t-il seulement pensé à mettre un cierge à Saint Antoine de Padoue pour retrouver Dupont de Lignonnès ? Non ? Alors, c'est pas parce qu'on a rien à dire qu'il faut fermer sa gueule !

■ redaction@tspb.fr